

# PORTRAIT

## ERIC RONDEPIERRE

Une enfance passée de *homes* en maisons de corrections, une collection de diplômes (Beaux-Arts, agrégation d'Arts plastiques, doctorat d'esthétique, DEA de littérature comparée), tous les métiers (comédien, danseur, chorégraphe, écrivain<sup>1</sup>, photographe<sup>2</sup>, enseignant) ; les meilleurs ont écrit sur lui (Pierre Guyotat, Denys Riout, Daniel Arasse, Hubert Damisch, Régis Durand, Marie José Mondzain), les plus perspicaces l'ont fait rentrer dans leurs fonds (le MoMA de New York, le Houston Fine Art Museum, le Los Angeles County Museum of Art, la Maison européenne de la photographie -que fait le Centre Pompidou ? Mystère). Est-ce dans le foisonnement de ce parcours qu'il faut chercher l'origine de l'œuvre

protéiforme d'Eric Rondepierre ? Peut-être, mais peut-être pas. Car ce qui frappe aussi chez cet artiste de 54 ans, c'est, au beau milieu de cette diversité, sa fidélité à une galerie -Michèle Chomette, qui le représente depuis 1992- et l'incroyable unité d'un

inspirera *Dyptika* (1998-2000), "sortes de montages" en couleurs, où l'espace est à nouveau renversé, déstabilisé et *Moins X* (2003), où le morcellement des corps issus de films pornographiques donne soudain à la répétition fade d'un genre pauvre une force inattendue de subversion. « En portant atteinte à toutes les formes de la continuité, écrit M. J. Mondzain, Rondepierre fait voir et fait entendre ce qui s'échappe par la brèche ouverte de l'insu. Saisir le visible en son point d'aveuglement, c'est rompre avec la temporalité linéaire de la pellicule et du récit pour rendre visible une temporalité liminale où les signes surgissent mus par la seule énergie d'un désir. » Saisir et se déplacer encore, parfois de façon infinitésimale, parfois plus spectaculairement : l'une de ses plus récentes séries, *Loupe/ Dormeurs* (1999-2003), combine toutes les possibilités du matériau filmique, du négatif à la vidéo, et en convie une troisième : l'écriture d'un roman complet qui, en caractères minuscules, trame l'image de manière imperceptible -subliminale, précisément. De près, on peut lire mais on ne voit pas. De loin, on voit mais on ne peut lire. Ce n'est pas tant à la question « quoi regarder ? » mais « d'où regarder ? » que nous convoque (et nous piège) E. Rondepierre, en nous obligeant à reconsidérer, avec beaucoup d'élégance, l'histoire de la représentation et la place du spectateur. Tout simplement.

LAURE MURAT

travail qui s'acharne, têtue, sur le matériau filmique dont il « photographie des photogrammes », en lui faisant subir non pas des altérations (il est bien trop malin) mais des déplacements. Il en explore "les limites, les limbes, la périphérie" (ce sont ses mots) en les isolant d'abord de leur contexte : c'est la série *Annonces* (1991-1993), sous-titrages blancs sur fond noir, où il traque le subliminal que le cerveau enregistre mais que l'œil ne peut retenir ; ce sont les séries *Précis de décomposition* (1993-1995) et *Moires* (1996-1998), images de films muets mangées par les taches du temps. Autre déplacement : la série *Stances* (1998), imaginée à partir d'un voyage en train, où il photographie le paysage qui défile derrière la fenêtre et dont la barre transversale qui coupe le panorama en deux nous invite bientôt à réfléchir sur le haut et le bas, l'envers du décor. Elle



d.r. © Eric Rondepierre